

**Louis Croppi** est né à Lyon le 2 décembre 1925.

Jeune apprenti plombier de dix-sept ans, il se trouve place Grandclément, à Villeurbanne, le 1<sup>er</sup> mars 1943 vers 6 heures 30 du matin. Alors qu'il attend le tram de la ligne n° 11, il assiste au déploiement d'une troupe de soldats de la Wehrmacht, appliquée à barrer certaines rues pour cerner le quartier. Louis ne pense pas un instant être menacé et ne songe donc pas à la fuite :

« M'enfuir ? Je n'avais rien à me reprocher, je n'étais pas un résistant ni un réfractaire au STO. » Les soldats investissent les maisons, raflent les hommes, surtout les jeunes entre dix-sept et trente-cinq ans, et arrêtent Louis à son tour. Parqués sur la place, les Villeurbannais sont interrogés au café Jacob. Les militaires effectuent une première sélection, retenant les jeunes gens ayant un travail. Ces derniers pensent alors qu'on les destine au service du travail obligatoire en Allemagne. Funeste erreur d'interprétation, puisque les cent quatre-vingt hommes arrêtés seront bientôt tous déportés à Mauthausen.

Maintenus jusque vers 19 heures dans la cour de l'école de l'Immaculée conception, ils sont conduits à la gare de Villeurbanne puis entassés dans des wagons à bestiaux. Le train part à 23 heures et arrive au petit matin en gare de Compiègne. Alignés en rangs de cinq, les hommes sont emmenés au camp militaire de Royallieu. Durant un mois et demi, convaincus d'être bientôt transformés en travailleurs du STO, ils vivent dans le camp, en chambrées, d'où ils peuvent écrire à leurs parents et recevoir des colis. Puis, brutalement, ils repartent à la gare de Compiègne pour être de nouveau entassés dans des wagons à bestiaux fermés à double tour. Les 180 raflés de Villeurbanne font partie d'un convoi de 1 500 Français déportés pour faits de résistance, opposition politique ou syndicale. Par une ouverture, certains guettent le nom des gares et comprennent ainsi qu'ils traversent le Rhin et pénètrent en Allemagne. Au terme d'un pénible voyage d'un jour et une nuit, les déportés arrivent à Mauthausen, en Autriche.



Sortis des wagons sous les cris des soldats SS et les aboiements des chiens, les déportés sont regroupés avec violence. Le cortège se met en route sous une pluie de coups de pieds, de poings, de crosses de fusils. Au terme d'une marche d'environ cinq kilomètres, les hommes gravissent une colline et découvrent une véritable forteresse : un camp ceint par des barbelés électrifiés, une entrée principale faite de hauts murs de pierre, avec un grand double portail plein en bois, flanqué de chaque côté de miradors dans lesquels se tiennent des sentinelles SS armées de mitrailleuses. La vue des premiers bagnards en tenue rayée, maigres, affaiblis, ployant sous les coups de leurs geôliers, plonge dans l'angoisse la plus absolue les nouveaux arrivants qui espèrent, toujours, trouver là un camp pour les STO.

# Louis Croppi

Dévêtus, désinfectés, rasés, revêtus d'une tenue rayée et chaussés de babouches à semelle de bois, les hommes traversent une partie du camp pour être parqués par plusieurs centaines dans différents blocs d'habitation. Placés en file dans une cour située entre deux longs blocs, ils reçoivent alors une soupe épaisse puis attendent dehors le moment du coucher. Survient alors ce que Louis décrit comme l'un des moments «les plus affreux, barbares, terribles, horribles» de toute sa déportation. Les déportés entrent en courant et sous les coups de bâton à l'intérieur du bloc, trop petit pour que tous puissent y dormir. Le chef de bloc fait mettre une partie des hommes debout, poitrine contre poitrine, à la tête des paillasses, dans toute la longueur de la salle, puis crée au pied de chaque paillasse une contre-rangée de déportés. Au coup de sifflet, les hommes doivent se coucher. Le chef de camp, un détenu de droit commun, ancien assassin, se charge alors de frapper à coups de pied ceux qui ne sont pas parvenus à s'allonger. Deux d'entre eux sont tués sur le coup, deux autres meurent asphyxiés. La situation s'améliorera progressivement du fait des décès, des nombreux malades atteints de pleurésie ou de bronchopneumonie envoyés à l'infirmerie, et des départs de certains dans des commandos de travail.

Les journées se passent hors des blocs, ponctuées par la distribution de maigres rations : trois quarts de litre d'une boisson chaude légèrement sucrée une heure après le lever à 6 heures 30, un morceau de pain à midi, parfois agrémenté de margarine ou de confiture, puis un litre de soupe épaisse vers 19 heures. Louis Croppi dit devoir sa survie à sa jeunesse, au fait qu'il a eu « moins de malchance que beaucoup » et à son changement de camp au bout de six mois passés à Mauthausen. Certains camps regroupaient en effet les déportés âgés de moins de dix-huit ans. C'est ainsi qu'il est transféré en wagon « normal » de voyageurs au camp de Dachau, en Allemagne. Il se retrouve, avec sept autres Français, face à près de 350 jeunes hommes, essentiellement russes et polonais. L'intervention du responsable français du comité international clandestin du camp, Edmond Michelet, auprès de son homologue russe coupe court aux brimades entre déportés dont son groupe fait l'objet. Louis Croppi insiste sur l'aide déterminante du futur ministre du général de Gaulle à son égard. Edmond Michelet lui procure en effet des médicaments à base de charbon lorsqu'il est atteint de dysenterie et le met en contact avec des prêtres polonais auxquels Louis apprend le français en échange de pain. Il obtient encore grâce à lui une affectation dans un kommando à l'intérieur du camp pour le compte de l'entreprise Messerschmitt AG. Ses conditions de vie s'améliorent dès lors nettement : assis et à l'abri des intempéries, il travaille sous le contrôle d'un civil allemand affable et bénéficie d'un casse-croûte supplémentaire fourni par l'entreprise. Au bout de quelques mois, Louis peut écrire à ses parents et recevoir leurs colis.

Fin novembre 1944, il est transféré dans un petit kommando à Kottern, où les conditions de travail sont plus difficiles et où, surtout, il contracte le typhus. Placé à l'infirmerie, il en réchappe miraculeusement alors que la guerre s'achève. Évacué avec les autres malades sur Dachau, il est libéré par les troupes américaines le 28 avril 1945.

Sur les cent quatre-vingt rafles de Villeurbanne déportés à Mauthausen, seuls soixante revinrent chez eux. Dans les trois mois suivant leur retour, quinze parmi eux moururent des séquelles de leur déportation.